

BIPOLAIRE ?

EMMANUELLE PÉCHENART

Novembre 2011

Je connais le programme Alibi depuis des années. Lorsque Annie Curien, initiatrice et responsable du programme à la Fondation Maison des sciences de l'homme, m'écrit pour me proposer de participer à la prochaine édition, mon sang ne fait qu'un tour. Il en fait un deuxième quand je vois qu'il s'agit de traduire un texte de l'écrivain taiwanais Wuhe.

Les rencontres Alibi, j'y suis toujours attentive, j'ai assisté à plusieurs ateliers et regardé plusieurs des retransmissions en vidéo, accessibles sur le site des Archives audiovisuelles de la recherche¹. Depuis 2002, ces ateliers font rencontrer des écrivains et traducteurs de langue chinoise et de langue française, à propos de textes produits pour l'occasion sur un thème commun (« l'œil », « la trace », « les ruines », « la mort », « la légende »...). Ils ont lieu généralement à Paris, mais aussi à Hongkong et à Shanghai. Ce sera la première fois qu'un atelier se déroulera à Taiwan.

Wuhe 舞鹤, né en 1951, est considéré à Taiwan comme un des écrivains majeurs de son temps. Il construit depuis les années 1970 une œuvre exigeante et en marge, qui se distingue par les thèmes abordés, la recherche formelle, l'absence de tabous, dans une

¹ Ateliers de littérature bipolaire, à consulter sur le site :

http://www.archivesaudiovisuelles.fr/FR/_video.asp.

Par ailleurs, deux éditions ont déjà eu lieu en 2004 et 2010 (*Dialogues littéraires franco-chinois*, textes réunis et présentés par Annie Bergeret-Curien, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 2 volumes, l'un en chinois, l'autre en français).

position affirmée et revendiquée : faire parler les minorités (sociales, ethniques, sexuelles), casser les modèles et les conventions, pour alerter sur l'état du monde, et de l'île qu'il habite.

J'ai déjà rencontré l'œuvre de Wuhe, ayant cotraduit son roman 餘生 *Yusheng*, paru en 2000 (*Les Survivants*, Actes Sud, 2011), avec Esther Lin-Rosolato, qui me l'a fait découvrir. *Yusheng* est un roman d'un seul paragraphe, à la ponctuation minimale, mais à la structure parfaitement tenue, tout à la fois servie et masquée par le style neuf, éblouissant, torrentiel. Un roman-poème-fleuve, comme une longue promenade du narrateur, dans les territoires et l'histoire tragique d'une des populations aborigènes de l'île de Taiwan. Un texte génial et hautement politique.

La traduction de ce roman a été une magnifique découverte. Mais Esther et moi en sommes sorties lessivées.

Pourtant, bien entendu, j'accepte. Le sujet proposé aux écrivains sera « le chant », et l'auteur qui rencontrera Wuhe sera François Emmanuel, écrivain et psychothérapeute belge.

Je recevrai le texte à traduire début janvier. J'aurai à rendre au plus tard le 15 février la traduction, ainsi qu'un commentaire sur mon travail, pour les débats d'Alibi.

Décembre 2011

Je me retrouve dans une situation inédite pour moi, celle d'attendre un texte; et mon attente n'est pas loin de devenir fébrile par moments. En effet, après la traduction du roman avec Esther Lin-Rosolato, je peux imaginer la difficulté à laquelle je risque de me trouver confrontée, d'autant que je travaillerai sans Esther, qui va traduire le texte de François Emmanuel. Jusqu'à présent, je n'ai jamais traduit seule un auteur taiwanais, à l'exception d'un roman écrit dans une langue et sur des sujets que je maîtrisais. Chez Wuhe, au contraire, les références locales et tournures dialectales sont constantes.

J'essaie d'imaginer comment il abordera le thème du chant. Comme sujet ou comme forme ? Je laisse mon esprit vagabonder. Je lis d'autres textes de Wuhe, et aussi *La leçon de chant*, court roman de François Emmanuel. Tous magnifiques, d'ailleurs, mais dans des genres tellement différents que je me demande vraiment comment va s'amorcer le dialogue, entre l'ironie de glace ou de feu de Wuhe et le lyrisme troublant et pénétrant de François Emmanuel.

9 janvier 2012

Je reçois ce matin le mail d'Annie avec en pièce jointe le texte de Wuhe. Elle m'indique qu'elle a voulu vérifier, avant de me le transmettre, qu'il se termine bien par deux points. C'est effectivement le cas. Wuhe aime jouer avec la ponctuation, décidément. Sans avoir lu une ligne du texte, je suis prévenue : il va y avoir du sport !

10-11-12 janvier

Longues, profondes et multiples lectures du texte. Je ne peux pas dire que me voilà rassurée.

L'histoire raconte la passion déchirante (dans les deux sens du terme) d'un personnage plus ou moins identifié, ex-étudiant rencontré par le narrateur dans une maison de soins, où il a été interné parce qu'il déchirait tout ce qui lui tombait sous la main et qu'il était soupçonné d'agissements semblables sur une petite voisine. Entre les débuts de sa folie déchireuse et son internement, il a eu le temps de déchirer copies d'examens, manuels scolaires et livres en quantités phénoménales, avant d'être refoulé dans sa région d'origine et d'y ravager des forêts entières, puis sa propre maison familiale et finalement son propre corps, la seule chose qui lui restait sous la main. Le récit se termine en chaos de phrases, avant les fameux deux points, et par l'évocation, justement, du chaos originel. Une sorte de fable mythologique et écologique (à la morale bien lisible, malgré tout), horrifique mais aussi assez drôle ; les deux registres coexistent d'une manière qui me rappelle le roman traduit précédemment.

Où est le chant ici ? Dans le bruit incessant de l'action déchirante du héros, mais aussi dans le cri de la chair torturée, et dans celui que retient le narrateur, et qui le rend malade, à la vue du personnage du déchireur. Le chant, c'est enfin la rumeur de la vie, le murmure primordial comme une sorte de chant du monde cosmique, matérialisé dans les sonorités et la recherche sur la langue.

15 janvier

Le texte n'est pas long, sur l'ordinateur il tient moins de deux pages, bien tassées quand même (environ 2 400 caractères, l'équivalent de 3 ou 4 pages habituelles). Je n'essaie pas de transformer la mise en page très dense, je garde le pavé tel qu'il est, comme on ferait d'un poème. Mais contrairement aux poèmes que je traite, en premier

lieu, au papier et au crayon, je profite d'avoir un document numérique pour introduire la version française entre les lignes du texte original. D'autre part, je surligne en couleur les passages qui me posent problème : rose, gris, vert, jaune, selon les difficultés à résoudre ou points à soulever avec l'auteur, il y en a beaucoup, l'effet est assez joli.

La méthode s'impose souvent d'elle-même quand on aborde un texte. Autre constatation, aussi peu originale, mais qui prend là un sens aigu : j'ai coutume de dire que je traduis du chinois, mais là il va falloir que je traduise du Wuhe, et pas du plus simple. Et le traduire en quelle langue ? Je ne suis pas sûre de posséder celle qui conviendrait. Une chose rassurante (si on veut), c'est que les amies chinoises à qui je montre le texte de Wuhe réagissent, l'une en s'exclamant : « Comment peut-on écrire des choses pareilles ? », l'autre en me recommandant de m'adresser à l'auteur si je veux des éclaircissements. Moi qui me suis déjà frottée à l'écriture de Wuhe, je ne suis peut-être pas si mal armée ?

16 janvier

Pour m'aider à trouver une langue, je reprends un article du philosophe et critique Yang Kailin, qui analyse l'écriture de Wuhe comme représentative de la « littérature mineure », telle que l'ont pensée Gilles Deleuze et Félix Guattari : une littérature qui « n'est pas celle d'une langue mineure, plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure », qui la rend étrangère à elle-même et la fait « tendre vers ses extrêmes ou ses limites ». Je me replonge dans certaines lectures : Senghor, Hélène Cixous.

17 janvier

Il faudrait quand même passer à la vitesse supérieure. J'ai déjà bien examiné les termes employés, l'ordonnancement, les récurrences ou les sonorités : par exemple, les verbes 撕 et 嘶 qui ont la même prononciation (la transcription en *pinyin*, *sī*, rend mal la sonorité de ces mots, plutôt proche de SZEU, ou même de SZZ) ; le premier signifie « déchirer », il apparaît soixante fois dans le texte, dont trois dans le titre. Le second signifie « hennir, gémir » ou, comme substantif, « cri, voix rauque ».

18 janvier

Dès la première ligne se trouvent des jeux de mots : 撕票 *sīpiāo* (de nouveau le verbe 撕), qui signifie « déchirer / ticket » et aussi

« exécuter des otages ». Je choisis de conserver la traduction « déchirer des titres », avec le verbe répété et des sonorités dont j'ai besoin, ce qui donne, pour la première phrase :

À mon premier jour de promenade au sanatorium, j'eus telle une révélation la vision de celui qui s'apprêtait à *déchirer* partout *des titres*, toujours vêtu de l'uniforme kaki de ses seize ans il déchirait du papier et le bruit du papier déchiré se diluait en sifflante scie soyeuse dans le concert de voix confuses qui couvrait l'entier site du sanatorium.

Les mots 撕票 *sīpiāo* revenant en fin de texte, avec de nouveaux jeux sur 票 *piāo* « ticket », la formule « déchirer des titres » offre d'autres ressources, dans une phrase que je traduis ainsi : « le sujet [...] avait gardé cette habitude de déchirer en un tournemain toutes sortes de titres, qu'ils fussent de transport, de séjour ou de créance. » En chinois, il est question de billets de bus, de banque et de théâtre, mais il me plaît de glisser ici ce « titre de séjour » clandestin. Enfin, comme l'idée d'exécution d'un otage est liée au supposé rapt du personnage central, il apparaît nécessaire de donner une explication sur le double sens de 撕票 *sīpiāo*. Bon, va pour une note. Mais une seule, pour tout le texte, sur ce double sens, qui fera en même temps fonction d'avertissement au lecteur, avec l'exemple de ce jeu de mots, sur le style et le projet du texte.

20 janvier

Les titres, chinois ou non, sont souvent des poèmes, à traduire ! Ici, c'est le cas, au sens propre. D'ailleurs il est disposé ainsi
撕人撕歌

任何歌來
歌皮撕到歌心

sī rén sī gē

*rèn hé gē lái
gē pí sī dào gē xīn*

déchirer / humain / déchirer / chanson
n'importe quel / chant / venir
chant / peau / déchirer / jusqu'à / cœur

La version française prend cette forme : « Chant déchirant du déchireur / D'où qu'il vienne le chant / S'écorce et jusqu'au cœur se déchire. »

Le double sens de « déchirant » n'est pas dans la phrase, mais, de mon point de vue, dans le texte entier. J'assume.

21 janvier

Une phrase vers la fin est presque versifiée, avec un rythme 4 / 5 / 4 / 6, des allitérations et un parallélisme marqué (notamment par deux caractères, ici séparés mais souvent couplés, 呻吟 *shēnyín*, « gémir »).

呻有節奏，請靜心傾聽，吟有韻律，草創儼然成歌，
shēn yǒu jiézòu, qǐng jìngxīn qīngtīng, yín yǒu yùnlǜ, cǎochuàng yǎnrán chéng gē

fredonnement / avoir / rythme, veuillez / sereinement en silence /
tendre l'oreille, soupir / avoir / cadence, ébauche / gravement /
devenir / chant

Les sonorités sautent à l'oreille, surtout dans le deuxième segment 請靜心傾聽 *qǐng jìngxīn qīngtīng* – qui constitue précisément un appel à y être attentif ! Elles comptent d'autant plus dans ce paragraphe, où il est question d'un des mythes fondateurs de la Chine, avec des mots qui évoquent, par leur signification mais aussi leur forme même, ce que j'appellerais le « chant du monde », et, si j'ose m'avancer encore, au milieu du chaos et de la mise en ordre créative, originelle et violente de l'Univers, la fragilité du souffle et de la plainte comme première expérience poétique de l'humain. J'obtiens le résultat suivant :

ce pleur est rythme, sachez l'écouter en silence, ce souffle est rime, ébauche primordiale s'ordonnant pour devenir chant

Je ne suis pas satisfaite, du deuxième segment en particulier, les allitérations trouvées sont loin des sonorités cristallines du chinois ; je cherche d'autres choses, « puissiez-vous puissamment y plonger », l'allitération en « p » est rythmique, celle en « s », plus « soufflée » dirais-je, convient mieux. Il faut chercher encore.

25 janvier

Encore d'autres difficultés, allusions à la littérature manga, tournures en chinois classique, proverbes, emprunts à la langue minnan (ou min méridional de Taiwan, originaire du Fujian), ou divers détournements.

Dans le genre, une figure caractéristique du style de l'auteur : le mot 國家 écrit normalement 國家, se prononce *guójiā* et signifie pays, patrie. Mais ici, le premier caractère est vidé de son contenu, au sens

propre – et bien sûr figuré : 國 devenant □, une enceinte, une frontière à l'intérieur de quoi il n'y a plus rien. L'intention est limpide, mais il reste à trouver une solution pour rendre le mot. Je pense à remplacer un début de mot par un tiret, commence par tenter « -tion ». Puis j'arrête mon choix : « -tat » sera bien plus compréhensible dans l'expression « nuire aux intérêts de l'-tat », c'est d'ailleurs plus d'État qu'il s'agit ici que de Nation, même si les implications sont différentes dans les deux langues.

Et ceci, donc ! vers la fin du texte :

霞皮晨曦的好吃可比魚皮虱目。

xiá pǐ chénxī de hǎochī kě bǐ yú pǐ shī mù

nuages irisés / peau / aurore / (part. de détermination) / bon à manger / pouvoir / comparer / poisson / peau / pou / œil

Phrase qui donne quelque chose comme : « L'aurore à peau de nuages colorés est aussi bonne à manger que peau de poisson œil de pou. » Les derniers mots, surtout, me laissent sans voix. Tâtonnements sur le Net, où très vite j'apprends, en retrouvant les mots dans le désordre, que le « poisson à œil de pou », 虱目魚 *shī mù yú*, est le chanos, ou bangus, poisson répandu en Asie du Sud-Est. Je tombe sur de merveilleux sites de cuisine chinoise, cela m'arrive assez souvent, même chez Wuhe, et ce n'est pas un mince agrément dans le travail. Un autre nom du chanos étant « poisson-lait », les mots me paraissent suffisamment bizarres et poétiques pour ne pas chercher à imiter les entrecroisements du chinois. Enfin, tant qu'à être dans le registre culinaire, je trouve que 霞皮 *xiá pǐ* sonne vraiment comme 蝦皮 *xiā pǐ*, « petite crevette séchée ». Je traduis donc cette phrase : « L'aurore à teint de crevette est aussi savoureuse qu'un plat de peau de poisson-lait. » Tout en regrettant de ne pas avoir la même concision qu'en chinois.

9 février

Je me décide à envoyer des questions à Wuhe. Elles sont tellement nombreuses que j'ai hésité à lui écrire, et puis comme il n'a pas de mail, il faut passer par son éditrice, Candy Lin. Enfin je le fais et obtiens une réponse dans un temps record, m'apportant de nombreuses précisions et m'évitant pas mal de bourdes.

12 février

Le temps est venu des grandes relectures à haute voix.

Je demande à Jacotte Marre, amie prof de philo qui connaît déjà

Wuhe pour avoir lu et apprécié son roman *Les Survivants* – et qui nous avait bien aidées par ses relectures –, de me donner son avis sur le nouveau récit. Sa réaction ne tarde guère, au téléphone : « Est-ce qu'il n'est pas devenu fou ? »

Moi qui à certains moments du travail me suis sentie personnellement visée et agressée par ce texte, voilà que je me mets à le défendre. Cette folie a un tour décoiffant qui me convient, mais sa violence est indéniable. Au moins cette réaction de rejet correspond-elle à celle d'une de mes deux lectrices et amies chinoises.

15 février

Le texte est rendu, mais je me pose encore des questions, que je vais pouvoir soumettre directement à l'auteur à Taiwan, dans quelques jours. La réflexion se poursuit donc. Et notamment sur les deux points de la fin. Ils expriment au moins, à coup sûr, que cette fin de texte précède quelque chose. Quelle chose ? Peut-être même est-on avant le texte lui-même ? À mon idée, ces deux points signalent l'importance du blanc, du vide qui est derrière.

Conclusion provisoire : je commence à travailler du chapeau. Il est temps de prendre l'air.

28 février

Me voici arrivée à Taipei avec toute l'équipe, Annie, Esther, François Emmanuel et Meng Tian, qui aura la difficile tâche d'interpréter tous les débats, vers le chinois et vers le français, et dont je sais pour l'avoir déjà entendue à quel point elle le fait avec élégance et précision. Alibi se déroulera pour sa première séance à l'université de Taipei, les ateliers sont organisés avec le Musée national de littérature de Taiwan et le Bureau français de Taiwan.

Nous déambulons ce premier soir dans les rues de Taipei, la température est douce et les pluies ont cessé. Nous dînons en plein air d'une délicieuse soupe de peau de poisson-lait.

29 février

Le matin, je sais que Wuhe va arriver, mais j'évite de descendre au rez-de-chaussée de l'hôtel, pour laisser Annie le rencontrer en premier. Et pour tout dire, je meurs de trac. Elle l'a déjà croisé et m'a parlé d'une sorte de rocker à lunettes noires. Alors que je finis mon petit déjeuner, quelle n'est pas ma confusion de voir ce monsieur

arriver, monté pour me saluer. Il porte les cheveux longs et des verres fumés, mais parle d'une voix très douce, avec infiniment de courtoisie, et aussi – aïe ! – un accent qui fait que j'ai du mal à le comprendre.

La première séance d'Alibi réunit, autour d'Annie qui l'anime, les deux auteurs et les traductrices de leurs textes, Esther et moi, ainsi que Wang Wenxing², grand écrivain, aîné de Wuhe, qui a déjà participé à un atelier Alibi, à Paris, avec Jacques Roubaud.

Les deux auteurs lisent des extraits de leurs récits, *La voix perdue de Maria Gavinha* et *Chant déchirant du déchireur*, chacun dans sa langue. À entendre Wuhe, on perçoit encore mieux ce long sifflement des sons qui marquent son texte, d'autant plus que l'accent taiwanais ignore les chuintantes et assimile *s* et *sh*, *z* (= *dz*) et *zh* (= *dj*), *c* (= *ts*) et *ch* (= *tch*). Sa voix assez haute et douce, un peu hésitante, donne un caractère particulier à son histoire. Décidément, dire un texte, c'est aussi en donner une traduction, cela révèle d'autres significations.

Puis ils commentent leurs récits, François Emmanuel place le chant du côté du sublime et, selon ses propres mots, en tant que ce qui constitue pour lui un des foyers de l'écriture, ou comme une éternité perdue, quand Wuhe parle de cris, de déchirement, de violence faite à la chair. Il explique ainsi les deux points finaux : une invitation au lecteur à poursuivre le texte par lui-même. C'est beaucoup plus simple que toutes mes spéculations.

Esther et moi donnons nos contributions, il me semble que nous privilégions dans nos commentaires des aspects différents : elle évoque surtout la façon de restituer les atmosphères ou les impressions telles qu'elles sont exprimées par les mots, tandis que je m'attache au rendu de formes, figures, rythmes, sonorités. Ces choix tiennent sans doute à notre manière d'aborder le travail, mais aussi aux textes qu'il nous fallait traduire.

1^{er} mars

Le soir, nous assistons à la projection du film adapté du roman de François Emmanuel, *La question humaine* (réalisé par Nicolas Klotz,

² Plusieurs œuvres de Wang Wenxing ont été traduites en français par Sandrine Marchand et publiées chez Zulma et Actes Sud.

avec Mathieu Amalric dans le rôle principal). Un psychologue chargé de la sélection du personnel dans une entreprise découvre, au travers d'une enquête en santé mentale dont on l'a chargé, l'effarante proximité entre la langue administrative nazie et celle qu'il emploie dans son travail ; proximité qui révèle une même manière, fondamentalement, de considérer l'humain.

Ce questionnement abyssal fait penser à ceux de Wuhe ; ces auteurs creusent profond, et dans leurs styles si différents ils se rejoignent.

3 mars

Notre séjour se poursuit à Tainan, située sur la côte ouest au sud de l'île. Nouveaux échanges, cette fois au sein du musée national de la Littérature de Taiwan, que nous visitons sous la conduite du directeur, M. Lee Jui-teng. Nous faisons un peu de tourisme, très agréable, en bord de mer. Candy Lin et Wuhe, d'une obligeance rare, nous accompagnent tout au long de notre périple. Le trajet en train a surtout été le moment où j'ai pu, comme je m'étais assise à côté de Wuhe, lui poser toutes les questions qui me restaient. Ces heures n'ont pas suffi à épuiser le sujet, mais cela me permet quand même à nouveau d'importants éclaircissements.

J'en profite pour achever l'avertissement en forme de note en bas de page du *Chant déchirant du déchireur*, où je parle des choix d'écriture, assez extrémistes, de Wuhe, visant, par les difficultés qu'il impose au lecteur, à lui transmettre le sentiment qui est au cœur de sa propre motivation à écrire, la vision de l'homme « cauchemar du monde ».

Plus tard

Avec tous les questionnements et découvertes qu'ils ont suscités, ce séjour et ce travail continuent de résonner en moi. Ils nourrissent ma réflexion et de nombreuses conversations, à propos d'autres textes, d'autres auteurs. L'interrogation centrale là-dedans, c'est l'interaction du politique et de la poétique comme principe de construction d'une œuvre. J'y reviendrai, sans doute, dans ma pratique.

Je n'en ai pas fini avec les rencontres et échanges que m'ont permis les Ateliers de littérature bipolaire. La bipolarité, qu'on dit être un mal de l'époque, est aussi un mode de transport idéal pour traverser et décrypter le monde actuel.